

## LA CULTURE FRANÇAISE ET LA RENAISSANCE ANNAMITE

Le premier ambassadeur de la République turque à Paris, Djevad-Bey, en remettant le 6 février 1925 ses lettres de créance au Président de la République française, dit dans son discours :

« Par les progrès considérables qu'il réalisa au cours du siècle actuel, le peuple turc est aujourd'hui l'avant-garde de la civilisation européenne en Orient. Dans son relèvement intellectuel, c'est la culture française qui joua un rôle prépondérant. »

Ces paroles officielles sont confirmées par l'opinion turque elle-même, dont un des porte-paroles les plus autorisés, le journaliste Agha Oglou Ahmed, a écrit en Octobre 1925 dans le *Djumhouriet* :

« Après notre langue nationale, c'est le français qui prédomine chez nous. Après notre littérature nationale, c'est de la littérature française dont notre pays s'inspire. Enfin, dans toute la Turquie, ce sont les hommes de pensée et les savants français qui sont les plus connus. »

D'autre part, à l'autre extrémité de l'Asie, au Japon, cinq mois à peine après le formidable tremblement de terre qui désolait l'Empire du Soleil-Levant, en janvier 1924, dans Tokyo à moitié détruit et encore sous les décombres, fut décidée la création de la « Maison franco-japonaise » devant servir de trait d'union spirituel entre la France et le Japon. Dans l'exposé des motifs qui définit cette institution, il est dit :

« La culture française a pour origine la culture classique de l'Occident. Source de la civilisation moderne, elle a notablement contribué à civiliser le monde entier, et l'on convient qu'elle a singulièrement augmenté d'importance après la guerre mondiale... Nous sommes persuadés que notre pays ne trouvera que de grands avantages à s'aider de la langue et de la culture française pour pouvoir participer de plus en plus intimement aux mouvements généraux du monde et pour s'y faire connaître avec sa propre culture. »

Et pour montrer combien la culture française est appréciée au Japon, combien elle y est vivante, et quel hommage fervent et délicat ses plus illustres représentants sont l'objet de la part de l'élite japo-

naise, il suffit de rappeler que tout dernièrement, en 1928 et au commencement de 1929, eurent lieu à Tokyo trois manifestations commémoratives à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de trois Français qui se sont distingués dans des domaines les plus différents : le sociologue Emile Durkheim, le compositeur Debussy et le sinologue Edouard Chavannes.

J'ai tenu à citer ces faits, ces témoignages, les plus précis, les plus récents, comme une preuve éclatante du prestige dont continue à jouir dans le monde la culture française et de la particulière estime dans laquelle elle est tenue par des peuples les plus divers qui tous n'hésitent pas à proclamer hautement ce qu'ils lui devaient et lui doivent encore.

Cette culture incomparable, régénératrice des individus et des peuples, les circonstances ont voulu qu'elle fut mise en quelque sorte à la portée, à la disposition même des Annamites, sans qu'ils eussent besoin de faire un effort pour la rechercher, et cela depuis bientôt un demi-siècle.

Comment l'ont-ils su apprécier ? Quel usage en ont-ils fait ? Comment se sont-ils comportés à son égard ? Quels enrichissements spirituels, quels profits moraux en ont-ils tirés ?

Si je disais toute la vérité, je risquerais de me faire reprocher encore mon « pessimisme ». Qu'il me suffise de faire remarquer que nos compatriotes n'ont pas su jusqu'ici tirer de la culture française tout le profit intellectuel qu'ils auraient pu, qu'ils auraient dû en tirer. A part d'honorables exceptions, trop rares pour qu'elles ne confirment pas la règle, presque tous ne voient dans l'instruction française que son côté utilitaire et pratique, — qui n'est certes pas à dédaigner, mais qui n'est pas tout, — n'envisagent que les avantages matériels qu'elle procure, n'ont en vue que les carrières plus ou moins lucratives qu'elle ouvre à leurs ambitions ; et ce but immédiat une fois atteint, bien peu poussent plus loin les études au point où elles cessent d'être une préparation professionnelle pour devenir un entraînement, une initiation à la plus haute vie de l'intelli-

gence. Même parmi les sujets les plus brillants, bien peu font preuve de culture désintéressée, beaucoup sacrifient encore au culte du diplôme, à la dévotion du parchemin, tombant ainsi dans l'ornière de leurs aînés, les lettrés de la vieille école, qui vivaient sous le régime déprimant des concours, tel que je l'ai décrit dans un précédent article.

Bref, la culture française qui, suivant les termes du manifeste japonais cité plus haut, « a notablement contribué à civiliser le monde entier », n'a pas produit jusqu'ici sur la mentalité et l'intellectualité annamites tous ses effets bienfaisants.

Les Annamites y seraient-ils donc réfractaires? Ce peuple réputé par son amour de l'étude, son goût des choses de l'esprit, serait-il donc incapable de profiter des bienfaits d'une culture libérale et humaine entre toutes? — Quelles sont les raisons de cette anomalie?

Elles résident dans la situation spéciale de ce qu'on peut appeler l'élite annamite. L'ancienne élite lettrée, malgré ses défauts, avait derrière elle une longue tradition de culture plusieurs fois séculaire. C'étaient des hommes vraiment « cultivés », dans la plus pleine acception de ce mot, raffinés même. Ils étaient tellement peu insensibles à l'attrait de la culture française, qu'après une période de méfiance qui suivit la conquête, ils se mirent avec ardeur à l'acquisition du « nouveau savoir », et les premiers livres qu'ils lisaient étaient des livres français. Mais comme ils ne pouvaient les lire dans le texte, — l'enseignement du français n'étant pas encore généralisé à cette époque et leur âge même leur interdisant de s'adonner avec fruit à l'étude de cette langue, — c'est par des traductions chinoises qu'ils prenaient contact avec la pensée française. Et il fut un temps, de 1895 à 1908 environ, où nos lettrés ne jurèrent que par Rousseau et Montesquieu. Maîtres *Lir* (Rousseau) et *Manh* (Montesquieu) étaient révérés à l'égal de Confucius et Mencius mêmes.

Mais cette ancienne élite s'épuisait, faute de recrutement, l'enseignement traditionnel sino-annamite étant peu à peu supprimé: A la place se crée une classe nouvelle qui prend la forme d'une élite sans en avoir les traditions de culture. Les premiers Annamites qui se mirent à l'étude du français étaient des hommes de con-

dition assez modeste dont la seule ambition était de pouvoir servir dans l'Administration française comme secrétaires ou comme interprètes. Leur nombre grossissant tous les jours, et dans l'intervalle le Gouvernement ayant décidé de donner une grande impulsion aux œuvres d'enseignement indigène, des facilités chaque jour plus grandes leur sont données pour perfectionner leur instruction. Mais malgré leurs efforts parfois très méritoires, leur formation n'est pas sans se ressentir de cette origine et ne les rend pas particulièrement aptes à s'assimiler la culture française sous sa forme idéale. D'un autre côté, la jeunesse nouvelle entièrement formée dans les écoles françaises, est elle-même trop neuve, manquant de toute attache culturelle et spirituelle avec le passé comme avec la génération qui précède. L'instruction française lui est dispensée largement, mais elle la reçoit pour ainsi dire passivement, n'ayant pas encore assez de discernement et de maturité pour l'apprécier à sa valeur et pour en profiter pleinement.

De sorte que les lettrés sino-annamites d'il y a vingt ou trente ans qui étaient parfaitement capables d'apprécier la culture française, ne pouvaient le faire directement, en connaissance de cause, par suite de leur ignorance de la langue française; et les francisants de l'école nouvelle qui possèdent une connaissance suffisante de cette langue, par leur jeunesse intellectuelle même, leur inexpérience des choses de l'esprit, leur formation quelque peu hâtive et unilatérale, ne sont pas encore en mesure de tirer de cette culture sa quintessence, de la faire servir à leur perfectionnement, au développement de leur personnalité et de leur intellectualité, à l'enrichissement moral et spirituel de la race.

Cette situation, qui n'est pas sans contribuer pour sa part au malaise actuel, s'améliorera sans doute au fur et à mesure des progrès de l'instruction et de la mentalité générale. Mais pour que la jeune élite annamite puisse profiter utilement de la culture française et en faire profiter le pays dans son œuvre de régénération intellectuelle et morale, il faut qu'elle prenne conscience d'elle-même, qu'elle sorte de sa passivité actuelle, qu'elle fasse preuve de réflexion, de jugement, de personnalité; il faut qu'elle adopte à l'égard de cette culture comme

à l'égard de tous les apports de la civilisation moderne cette attitude de vigilante attention, de sage enthousiasme, de confiance tempérée de critique qui seule lui permet de la bien comprendre et de se l'assimiler progressivement. Il faut qu'elle se pénétre de cette idée que la culture française peut être un puissant facteur de la renaissance annamite, mais que pour qu'elle produise toute son efficacité, certaines qualités nous sont nécessaires qui nous manquent encore. Ces qualités, il nous les faut acquérir. Il nous faut travailler à un redressement de l'âme annamite pour la rendre plus apte à se régénérer au souffle de l'esprit nouveau.

Dans cette œuvre de redressement spirituel, la culture française nous est encore d'un grand secours. Je n'entreprends pas ici de faire son éloge. Des voix autorisées dans le monde entier en ont célébré les qualités, exalté la vertu. Hier encore, le Ministre de Hollande à Paris, en posant la première pierre du collège hollandais à la Cité Universitaire, a ainsi rendu hommage au génie français : « Dans ce centre cosmopolite d'études, dit-il, le génie fran-

çais insufflera à tous la précision, la clarté, la logique, le charme qui, dans le domaine des lettres comme dans celui des sciences, caractérisent à un si haut degré la patrie d'un Montaigne, d'un Descartes, d'un Pasteur, d'un Berthelot et d'un Brailly. » — Et au lendemain de la guerre, des intellectuels américains ont fait au professeur Bergson cette confidence : « Il y a deux choses que nous prîsons par-dessus tout dans l'enseignement français : les qualités de clarté et de composition qu'on trouve dans la leçon du maître, et l'habitude de faire sans cesse appel, chez l'étudiant et même chez l'écolier, à l'esprit d'invention. »

Précision, clarté, logique, souci de la composition, goût de l'invention et de l'initiative, ne sont-ce pas là des qualités qui manquent un peu à l'esprit annamite ? Ces qualités, la culture française nous les apporte. Si nous savons en profiter, il en résultera un enrichissement certain de l'âme annamite, qui marquera pour nous le prélude d'une véritable renaissance nationale.

PHAM QUYNH

## ÉLOGE DU THÉ

« . . . Nous attendons le grand Avatar. En attendant, dégustons une tasse de thé. La lumière de l'après-midi éclaire les bambous, les fontaines babillent délicieusement, le soupir des pins murmure dans notre bouilloire. Rêvons de l'éphémère et laissons-nous errer dans la belle folie des choses. . . »

Ces belles paroles poétiques sont d'un lettré japonais, auteur d'un petit livre délicieux, intitulé : *Le Livre du Thé*. Okakura-Kakuzo, — c'est son nom, — a écrit deux autres ouvrages plus importants : *Les idéaux de l'Orient* et *Le Réveil du Japon*. Ces œuvres composées en anglais pour atteindre un public plus large avaient paru depuis 1903-1906 ; elles ne furent traduites en français que beaucoup plus tard, la première tout récemment (1927) et les deux dernières pendant la guerre, en 1917.

*Le Livre du Thé* dont nous voulons parler ici est un éloge délicat et profond, à la fois documenté et lyrique de la boisson préférée des peuples d'Extrême-Orient.

Il expose sous une forme infiniment séduisante et nuancée, toute une conception de la nature et de la vie, qui a ses racines dans les plus vieilles philosophies de l'Asie et dont le thé, avec son cérémonial et sa technique, est en quelque sorte le symbole.

En effet, ce liquide ambré ou doré, cette infusion qu'on vous sert toute chaude dans des tasses minuscules, n'a pas seulement pour objet de calmer la soif, pour vertu « de soulager la fatigue, de fortifier la volonté, de délecter l'âme » même. Elle s'accompagne d'un cérémonial raffiné, d'une sorte de rituel qui reflète une conception de la vie qui ne manque pas de charme, mais que les nécessités de la vie actuelle rendent de plus en plus difficile à réaliser complètement. Celle-ci vaut par cela même d'être rappelée, méditée, avant que l'enseignement ou le goût ne s'en perde tout-à-fait.

A la différence de toute autre boisson : le vin, la bière, le café, le cacao, le thé par sa légèreté, sa subtilité, et dirions-nous, son charme discret et sa grâce, ne procu-

re pas ce plaisir un peu grossier qui provient d'une jouissance toute physique, ou cette griserie qui embrume le cerveau et trouble l'âme, mais verse au contraire de la clarté, de la sérénité dans l'esprit, le rendant plus apte à la contemplation et à la méditation. Il correspond à un état mental quelque peu détaché des contingences de la vie, qui se rapproche de celui du sage ou de l'artiste. Aussi de bonne heure, les lettrés, les philosophes, les artistes se sont-ils ingéniés à lui donner une signification, un goût, une saveur transcendante, qui en fait en quelque sorte une *boisson philosophique*, si je puis ainsi m'exprimer. Ils ont imaginé à son endroit tout un ensemble de règles, de prescriptions qui équivalent à un caanon artistique, ou à un rituel religieux. Et effectivement ils en ont fait une religion : la religion du thé, le *théisme*, suivant l'expression d'Okakura-Kakuzo, qui résume à leurs yeux les trois doctrines fondamentales qui constituent les assises spirituelles de l'âme extrême-orientale.

« Dans le liquide ambré qui emplit la tasse de porcelaine ivoirine, dit l'écrivain japonais, l'initié peut goûter l'exquise réserve de Confucius, le piquant de Lao-tseu et l'arome éthéré de Çakyamouni lui-même. »

Ainsi le rite coutumier que chacun de nous accomplit tous les jours en dégustant le thé dans de fines tasses de porcelaine, réalise, si nous savons en pénétrer le sens profond, la somme et l'essence même du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme.

Le lettré parfait, c'est celui qui a su, pour s'en nourrir l'esprit et s'en délecter l'âme, extraire de ces trois doctrines la quintessence. C'est celui également qui sait le mieux accomplir le rite du thé. Il ne boira pas comme le vulgaire qui satisfait un besoin en avalant des verres d'eau insipide. Avant de porter à sa bouche le breuvage idéal, il saura se mettre en état de grâce. Il choisira un lieu convenable, en harmonie avec son état d'âme. Sa « *chambre de thé* » sera très simple ; ce sera une pièce retirée au fond d'un jardin ou d'un appartement donnant sur une cour intérieure ornée de plantes d'agrément, de rochers artificiels où poussent des orchidées rares. Elle sera très sobrement décorée : au mur un *kakemono* portant une peinture ancienne, entre deux sentences parallèles dont la belle calligra-

phie imitée de l'antique ne le cède qu'à la profondeur de l'idée qui y est exprimée ; au milieu, sur une petite table, un brûle-parfum ou un vase, et sur une autre plus large, le service à thé qui se compose d'une petite théière en vieille poterie couleur de brique, d'une grande lasse et de quatre petites dans deux soucoupes, le tout en porcelaine de choix aux dessins assortis dont le motif principal est, par exemple, une promenade en sampan sur la rivière de Kich-bich. A côté, sur un escabeau, ou même à terre, un petit fourneau avec ses accessoires, la bouilloire en terre ou en métal et la carafe contenant une eau fraîche et pure, puisée si possible à une source de montagne. En vrai « maître de thé », notre lettré préparera lui-même le breuvage et en compagnie d'un ami il le dégustera en improvisant des vers, en admirant un tableau, en faisant la critique d'un livre ou en dissertant sur des sujets d'ordre littéraire ou philosophique.

Voilà, avec des différences plus ou moins grandes, dans la disposition du lieu ou dans le cadre, comment se pratique la « cérémonie du thé » en Chine, au Japon, en Annam : plus solennelle et plus compliquée peut-être en Chine, du moins la vieille Chine, plus naturelle et aussi plus raffinée et d'inspiration plus profonde au Japon, et en Annam empreinte d'un certain maniérisme décadent.

En Chine, c'est à partir des T'ang (7<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècle) que le « théisme » devint de plus en plus florissant et donna naissance à trois écoles successives : école du thé bouilli, école du thé battu ou thé en poudre et enfin école du thé infusé. Tous les lettrés connaissent le poème célèbre de Lou Tong (en annamite Lư Đổng) des T'ang dédié à la boisson par excellence : « ... La première tasse humecte ma lèvres et mon gosier, la seconde rompt ma solitude, la troisième pénètre dans mes entrailles et y remue des milliers d'idéogrammes étranges, la quatrième me procure une légère transpiration et tout le mauvais de ma vie s'en va à mes pores ; à la cinquième tasse je suis purifié ; la sixième m'emporte dans le royaume des immortels. La septième ! Ah ! la septième... mais je n'en puis boire davantage ! Je sens seulement le souffle du vent froid gonfler mes manches. Ah ! laissez-moi monter sur cette douce brise et qu'elle m'emporte

dans le séjour des bienheureux!...»(1)

Au Japon, l'alliance du taoïsme avec une école bouddhique, le *Zen* (en sanscrit : *dhyana*, ou école de la méditation) a donné un essor inouï à l'art en général et au « théisme » en particulier. « Le thé devint chez nous, dit Okakura, plus qu'une idéalisation de la forme de boire : une religion de l'art de la vie. Ce breuvage devint un prétexte au culte de la pureté et du raffinement, une fonction sacrée où l'hôte et son invité s'unissaient pour réaliser à cette occasion la plus haute béatitude de la vie mondaine... »

En Annam, le « théisme » a toujours été cultivé avec ferveur par l'élite lettrée. Un écrivain de la fin des Lê (18<sup>e</sup> siècle), Phạm Huy-Hồ a consacré tout un chapitre de ses « Notes et souvenirs » (*Vũ-trung tùy-bút*) à la cérémonie du thé qu'il décrivait avec beaucoup de détails. Lui-même fut un « théiste » fervent, et c'est avec des accents de poète qu'il parlait chaque fois de sa boisson préférée. « Quand j'étais

maître d'école à Khánh-vân, disait-il, je venais souvent en compagnie de maître Tô, un lettré du village, à la pagode de Vân, et nous préparions le thé, soit dans la pagode même, soit sur un monticule qui se trouve derrière et près duquel coule une source limpide. Et c'est en regardant les nuages qui vont et viennent, s'assemblent et se dispersent, en entendant les oiseaux chanter sur les branches, en voyant passer les paysans sur la route que nous dégustions notre breuvage et improvisions des vers... »

De nos jours, si le thé est toujours la boisson nationale, le théisme est près de disparaître. D'ailleurs, sauf au Japon où une élite consciencieuse cherche à renouer les belles traditions du passé, en Chine même il ne doit pas être bien prospère.

Ici, dans les milieux « select », dans la haute société, en dehors du thé, on commence à prendre le vin, la bière, le champagne ou le... *whisky-soda*... C'est le progrès.

PHẠM QUỲNH

## LA PHILOSOPHIE DE CLEMENCEAU

Clemenceau ne s'est pas survécu : jusqu'à l'heure de l'agonie, il a gardé la maîtrise de sa volonté, la netteté de son intelligence. Mais il survivait à son époque. Ce vieillard légendaire à la grosse moustache de neige irritée, ce vieillard si représentatif évoquait des attitudes d'esprit, des méthodes de travail qui ne nous sont plus familières. Aussi, pour saisir la portée, la valeur de ses actes, pour surprendre l'unité secrète de sa vie tumultueuse, convient-il, écartant les apparences animées et contradictoires, d'aller immédiatement à ses idées, à sa doctrine — à son explication profonde.

« Quand on voudra définir, la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle, constatait Remy de Gourmont, on s'apercevra qu'il n'a fait que de la théologie. » Et, de fait, comme je cherche à Clemenceau, pour le situer d'un mot, quelque parrainage spirituel, voici qu'avec sa verdeur de polémiste, avec son

mépris de l'humanité et sa pitié humaine, avec toute son incrédulité chaude et colorée, je ne puis songer qu'à Joseph de Maistre.

On le traite de sceptique, on le juge dirigé par ses impulsions de partisan, on le peint dispersé, en évolution perpétuelle de pensée et de désir : tel, on le diminue. Il fut, bien au contraire, un doctrinaire passionné, l'homme d'un système. A la lueur de ses principes, comme tout s'éclaire dans son existence !

### Le positiviste

Dès qu'il ressentit lui-même ce frisson : « l'introduction à la connaissance », il jugea l'homme avec la mentalité de cette génération de médecins dont Gambetta devait dire : « Nous aurons l'Académie de médecine, alors nous les mènerons loin... » Double problème, et contradictoire : relatif qu'il faut accorder à l'absolu, éphémère qui veut s'intégrer dans l'éternel. Tout de

(1) ... 一椀喉吻潤。二椀破孤悶。三椀搜枯腸。惟有古文五千卷。四椀發輕汗。平生不平事。盡向毛孔散。五椀肌骨清。六椀通仙靈。七椀喫不得。惟覺兩腋習習清風生。(唐虞全)。

suite, il n'accepta qu'une solution purement scientifique.

D'autres, de son temps, ne voyaient dans la science que la possibilité d'une morale positive, d'une politique expérimentale. Il ne la limita pas à ses fins terrestres : il lui demanda le secret même du monde.

Que nous démontre-t-elle ? L'unité, « la continuité de l'Univers depuis la nébuleuse originaire jusqu'au phénomène mental par lequel le grand Tout prend conscience de lui-même. » Voilà le point de départ du jeune philosophe, et, plus tard, il citera avec dilection la phrase de Jules Soury niant qu'il y ait deux chimies, l'une organique et l'autre inorganique.

Ce qui existe donc, pour lui, c'est la matière créatrice, inconsciente, mue par une obscure inquiétude de perfectionnement, et qui prend dans l'homme une rapide et limitée conscience d'elle-même. L'Univers, c'est l'homme, dont le rythme cérébral est l'aboutissant terrestre d'un effort parti des profondeurs de la masse primitive, du même ordre et du même mécanisme. Ailleurs, sur d'autres planètes plus anciennes, des êtres supérieurs ne donnent-ils pas au désir universel une plus claire conscience ? Nous l'ignorons. Sur la terre, notre race ne peut-elle aboutir à l'apparition d'un type supérieur ? Nous ne pouvons que l'espérer.

Seulement, les hommes n'ont pas supporté ce doute : peur du néant, orgueil de l'être, soif d'un amour infini, ils ont imaginé que la simple valeur de leurs actes engageait à leur profit des créances surnaturelles. Ils ont hypothéqué l'au-delà, mais pourquoi sacrifier à un Paradis où nous n'entrerons pas le monde réel, pratique, organisable, où nous sommes ?

De là son sentiment d'agnosticisme et sa politique religieuse.

### Son concert de justice

Par tout ceci, il se révélait scientifique. Mais sa philosophie offrait la contradiction d'être débordante d'un enthousiasme dionysiaque pour la matière aux étonnantes possibilités — pour le grand Pan possesseur du flambeau de la vie — et d'offrir une conception assombrie de l'expérience particulière que nous poursuivons. Tout être, en effet, lutte pour vivre, et du cannibale qui s'engraissait de la chair des prisonniers à l'esclavagiste qui usait plus habilement de leurs muscles, à l'usurier, le plus vigoureux opprimé, supprime le plus faible.

Cette contradiction, il s'efforça de la résoudre par un concept social.

Ainsi Clemenceau, comme Joseph de Maistre, reconnaissait-il dans la loi de meurtre une des puissances fondamentales du développement universel — et le plus sinistre des deux doctrinaires n'était pas l'auteur des *Soirées*. Mais tous deux déduisaient du même principe, avec la même tranchante assurance, deux conclusions opposées. Pour Joseph de Maistre, le monde est une vérité qui se révèle : la loi de meurtre, d'origine divine, réalise la Justice. Pour Clemenceau, le carnage, jailli de nos instincts, s'oppose à la Justice, dont le but est précisément de le faire disparaître : la Justice annihile la loi de meurtre.

Mais comment l'amener à naître, cette Justice qui se heurte à nos instincts particuliers et aux actuelles règles de l'évolution générale des êtres ? Par la pitié. Et Clemenceau se penchant sur le cœur des hommes, l'y sent palpiter. Oh ! bien faible, et peut-être mélangée d'égoïsme. Qu'importe ! Elle est. Mais, individuelle, elle demeurerait impuissante. Il faut donc que l'Etat lui-même devienne altruiste. Et l'Etat protecteur, non plus gouvernement de la caste la plus énergique, mais s'efforçant de substituer la coopération au salariat, c'est le socialisme.

De là son inflexibilité d'opposant, et sa politique sociale.

### Ironie et Pitié

Voilà, selon Clemenceau, le présent dans son effort terrible, le visage baigné de larmes, mais portant l'espérance au profond de lui-même. Que sera l'avenir ? Vaudra-t-il nos douleurs ? Le socialisme ne pourra rien contre la douleur morale. D'ailleurs, que sera-t-il d'autre, qu'une étape ? Quand la Justice sera rétablie, les hommes sentiront renaître en eux le désir violent de la Liberté qui permet aux individus de hâter l'évolution générale par leur propre initiative, fût-ce aux dépens des droits de leurs égaux. Et les sociétés se succéderont « oscillant des pêcheurs de communisme aux pêcheurs d'anarchie », jusqu'à ce que la terre, lentement glacée se dépeuple.

De là sa position d'ironie et son mépris mêlé de pitié pour les hommes.

Cette vue d'ensemble est un désolant tableau ? Eh quoi ? Ce sera donc la leçon de des siècles ? Une seconde de justice

entre deux infinis de douleur ? Mais, écrivait Clémenceau, « si la consolation n'est pas dans le monde, pourquoi m'imputer la faute de ne pas l'y rencontrer ? » Qui sait, au surplus, si nous ne travaillons pas à « quelque prodigieuse transmutation de l'avenir ? » Moins consolant que Renan, qui jouait de la relativité du temps, il situait ainsi Dieu au lointain d'une alchimique opération, et nous avisait de ne pas nous plaindre. Ne nous suffit-il pas de collaborer à l'avènement futur de la Justice ?

Doctrines périmées, dont il faut, toutefois, se souvenir que, neuve et puissante, elle fut, quarante années, la philosophie même de la troisième République. Sans doute. Mais œuvre, ici, d'un écrivain qui a fait sa

médecine, d'un physiologiste qui a vécu en pleine action, il y a dans cette construction de l'Univers beaucoup d'idées d'amphithéâtre, il y a dans ces visions d'avenir bien des partis-pris sociaux.

Telle quelle, elle seule explique l'homme. Que l'on réfléchisse aux principes qu'elle pose, et qu'on les applique à l'attitude de Clémenceau dans sa vie politique, et jusqu'aux heures tragiques de la guerre ; on comprendra mieux l'unité de sa vie. On comprendra mieux que cet homme ait été l'émule de Carnot et le contraire de Candide.

EMMANUEL AEGERTER

(D'après *l'Indépendance Tonkinoise*)

## QU'EST-CE QU'UN JOURNALISTE ?

Il s'est produit en Angleterre, tout récemment, un formidable effondrement de valeurs financières : des personnes considérables ont été arrêtées, d'autres pâlissent d'horreur et de consternation. On a parlé aussi d'une ridicule « histoire » de tractations franco-allemandes, et voici les journaux pleins de rectifications, de mises au point, etc.

Or, aussi bien en Angleterre, dans le monde de la finance, qu'à Berlin ou à Paris dans les milieux où l'on rêve à d'absurdes combinaisons, on peut entendre des *gentlemen* indignés, des messieurs aux voix irritées ou des *herren* déçus qui s'écrient : « Quelle diabolique chose que ces journalistes ! Sans eux, sans leurs indiscretions, leurs commentaires et leur tourbillon d'abeilles autour de la ruche, nous aurions eu le temps de retrouver du crédit, de rapprocher nos points de vue, de causer et travailler dans une ombre favorable, de nous tirer d'embarras, de réussir enfin. Mais que faire au milieu de ces êtres à calepins, de ces bavards qui embrouillent tout, se mêlent de tout, et soufflent dans leurs trompettes à propos de n'importe quoi ? »

Pauvres journalites ! En auront-ils entendu des reproches, des injures et des impertinences, depuis l'an 1631 que Théophraste Renaudot fonda la *Gazette*, le premier vrai journal — et même officiel — que l'on eût vu en France ! Laissons les impertinences et les injures, dont le sage ne doit tenir nul compte, s'il veut vivre heureux ; mais les reproches sont déjà vieux de trois siècles, c'est-à-dire qu'ils ont l'âge

des journaux eux-mêmes, et depuis ce temps-là ils n'ont point changé. Théophraste Renaudot lui-même en témoigne. Écoutez plutôt ce qu'il dit à propos de ses premières *Gazettes*, et si vous voulez bien songer que ceci fut écrit sous Louis XIII, peut-être vous étonnerez-vous à voir combien les hommes sont toujours les mêmes. Vraiment, le monde n'est pas très amusant ; il ne se renouvelle qu'au ralenti... Donc, Renaudot déclare au sujet des nouvelles *Gazettes* :

« Les capitaines y voudraient rencontrer tous les jours des batailles, ou des sièges levés, ou des villes prises, et les plaideurs des arrêts en pareil cas ; les personnes dévotieuses y cherchent les noms des prédicateurs, des confesseurs de remarque. Ceux qui n'entendent rien aux mystères de la Cour les y voudraient trouver en grosses lettres. Tel, s'il a porté un paquet en Cour, ou mené une compagnie d'un village à l'autre sans perte d'hommes ou payé le quart de quelque médiocre office, se fâche si le Roi ne voit son nom dans la *Gazette*... Il s'en trouve qui ne pensent qu'au langage fleuri, d'autres qui veulent que mes relations ressemblent à un squelette décharné... Si la crainte de déplaire à leur siècle a empêché plusieurs bons auteurs de toucher à l'histoire de leur âge, quelle doit être la difficulté d'écrire celle de la Semaine, voire du jour même où elle est publiée ! Joignez-y la brièveté du temps que l'impatience de votre humeur me donne... »

Tout ceci pourrait être imprimé aujourd'hui encore : ce ne sera qu'en moins

bon style, et voilà tout. Nous admirerons même Théophraste Renaudot pour sa philosophie toute contemporaine, si nous remarquons qu'au plus fort de la Fronde il soutint courageusement Mazarin contre le Parlement dans sa *Gazette*, alors imprimée à Saint-Germain, cependant que ses fils Isaac et Eusèbe prenaient vaillamment parti pour le Parlement contre Mazarin dans un autre journal intitulé *Le courrier français*, publié dans Paris rebelle et qui ne compta pas moins de douze numéros.

En réalité, l'on accumule depuis de longues années toutes sortes de griefs contre «les journalistes», mais personne ne sait au juste à qui ni à quoi l'on s'en prend sous ce nom. Qu'est-ce donc qu'un journaliste? Il y a le directeur du journal, le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction, le rayon de la publicité, l'augure qui rédige le *leader* politique, les collaborateurs qui font des articles, ceux qui sont chargés de «l'information», les correspondants à l'étranger, ceux qu'on appelle des «reporters», etc... Qui faut-il choisir parmi toutes ces variétés d'un même genre? On s'y perd.

Sans parler d'autres nuances encore, qui tiennent à l'époque: c'est ainsi qu'au temps du romantisme on se plaisait à projeter je ne sais quels reflets plus ou moins sataniques sur les écrivains des gazettes. Balzac, notamment, les déguise volontiers en vrais diables. En revanche, ceux des Goncourt, dans *Charles Demailly*, témoignent vraiment d'un laisser-aller sans attraits et d'une familiarité assez rebutante.

Et puis, tenez compte des maniaques aux yeux desquels un journaliste représente presque toujours une espèce de maître chanteur, sinon un chenapan qu'il faut payer afin qu'il pense ceci ou cela. N'oubliez pas non plus ces fiers écrivains, tant ignorants que lettrés, dont l'âme distinguée s'emplit d'un affreux mépris au seul aspect des journaux: il ferait beau voir qu'ils y alassent, eux, déshonorer leurs plumes!

Eh bien, et vous, me demandera-t-on, qu'en dites-vous? Nommez-vous journaliste un causeur, sinon un polémiste comme Voltaire ou Diderot, un partisan politique comme Rivarol ou l'héroïque et charmant Sureau, un homme d'affaires tel que Beaumarchais, un nouvelliste pareil au chevalier de Mouhy, un polygraphe à la manière de Grimm? Déclarez-vous, ainsi que fit le pape Pie X: «Il n'y a pas de

plus noble mission que celle du journaliste dans le monde d'aujourd'hui?» Ou bien pensez-vous, avec l'évêque allemand Ketteler, que «si saint Paul vivait de nos jours, il se ferait journaliste»?... A moins que vous n'approuviez au contraire le roi Charles X, lorsqu'en un jour de colère il traita Chateaubriand de «cette canaille de journaliste!»...

En vérité, je ne sais ce qu'il faut appeler en général un journaliste: ce mot a trop de sens divers, incertains et variables; les meilleurs philologues y perdraient leur sémantique; et quant à trouver pour un pareil terme une définition précise et complète, que d'autres s'y essaient, s'ils sont bien habiles, je leur cède le pas. Le couteau sur la gorge, pourtant, je proposerais ceci: «C'est un homme qui écrit, non pas aussi, ni spécialement, ni exclusivement dans les journaux, mais un homme qui a plaisir à écrire dans les journaux.» Car il faut, que l'amour y soit. Sans amour, point de vrais journalistes: des tâcherons, si vous voulez.

Quant à la proportion des gredins et des cœurs les plus délicats, elle se trouve dans la foule qui pullule autour des feuilles publiques la même qu'on voit partout, et ne me faites pas dire ce qu'elle me semble être partout. A mon gré, l'humanité n'a pas beaucoup progressé depuis Cain.

Si, néanmoins la définition paraît impossible en général, elle ne souffrirait guère de difficultés aussitôt qu'on se placerait au seul point de vue littéraire; car nous dirions alors, tout simplement, qu'un journaliste est un écrivain qui sait travailler très vite. Oui, bien du mal, mais très vite. Et dès qu'on connaît sa grammaire, dès qu'on a pris aussi la peine d'apprendre à filtrer ses pensées, il n'est pas plus malaisé d'écrire vite et bien que vite et mal. Toutefois, il faut évidemment avoir pris la peine d'apprendre, en effet: et il paraît que c'est toute une affaire.

En ce qui concerne les hautains mépris dont nous accablent tant de nobles écrivains, surtout lorsqu'ils sont très jeunes, tâchons de nous en consoler. D'autant plus que, de temps à autre, nous sommes bien vengés, nous autres des journaux; c'est quand un de ces messieurs, par exemple, essaie à son tour d'écrire un article. Certes, on peut dire qu'il essaie.

Marcel BOULANGER

(D'après *l'Avenir du Tonkin*)